

## Pour une clinique des groupes, à partir de Lacan.

(troisième séance)

Il y a différentes manières d'envisager ce qu'est un groupe. La plus naturelle qui vient à l'esprit, est celle d'un petit ensemble d'éléments qui coexistent, cohabitent et entretiennent entre eux, un certain rapport, sous un trait qui leur serait commun, et qui permettrait qu'on définisse cette communauté, sous l'aspect d'une catégorie. Par exemple : une classe d'élèves, une chambre de députés, une association de psychanalystes.

Il en existe une autre cependant sur laquelle il peut être intéressant de s'attarder, disons comme point de départ différent pour situer la notion de groupe, dans un champ moins imaginaire, moins formel, que ne l'implique cette idée de catégorisation, qui sous-entend toujours, une forme idéale.

Ce qui amène cette deuxième approche, et qui est valable comme hypothèse, part d'un texte ancien de Lacan, « *Le temps logique* », que l'on peut envisager comme le paradigme de la naissance d'un groupe.

Étymologiquement, le paradigme prend un sens nouveau dans les années soixante, un sens plus structuraliste, puisqu'il renvoie à l'ensemble des termes qui peuvent figurer en un point de la chaîne parlée, c'est l'axe des substitutions.

Ce que l'on peut lire justement dans ce texte, ce sont ces deux manières d'envisager, de manière paradigmatique, ce qu'est un groupe : Dans le premier cas, le groupe est constitutif d'une catégorie, il s'agit là de trois prisonniers, réunis pour l'occasion par le directeur de la prison, et qui leur propose une sorte de concours, puisqu'il s'agit, pour être libéré, de s'affirmer le premier, au dépend des deux autres. Mais cette manière d'envisager le groupe ne nous dit rien d'autre alors que cette catégorie, et les circonstances contingentes qui ont présidé à sa formation.

Il est difficile alors dans ce cas, de parler véritablement d'un groupe, puisqu'à peine est-il institué, qu'il est amené à se défaire, à se déliter, par la sortie d'un seul.

Qu'est-ce qui fait groupe, véritablement, dans cette fiction des trois prisonniers, rapportée par Lacan ? Pour y répondre, on peut partir de l'étymologie du mot : En italien, *gruppo* désignait un nœud, c'est-à-dire l'endroit d'un resserrement, autour de quelque chose. Cela implique non seulement l'idée d'une proximité, mais surtout la nécessité d'un mouvement, pour que cette proximité de différents éléments, soit possible. Lacan dans le texte, va déplier entièrement ce mouvement, ayant recours à ce qui va se mettre en place entre ces trois prisonniers, en trois temps logiques, et selon le principe d'une assertion anticipatrice qui vient ici, sur un autre niveau paradigmatique, fonder dans une intersubjectivité, le rapport à l'autre.

Dans ce rapprochement à la fois réel et symbolique, puisqu'il se situe et dans un mouvement des corps, et dans un mouvement de pensée, qui opère selon un principe de présence-absence de ces mouvements observés chez l'autre, dans ce rapprochement, se dessine le groupe, dont

l'existence ne se réduit plus à devoir constater d'une simple communauté de traits, voire d'un partage de ces traits, mais cette existence est soumise à un devoir de conclure, sous la forme d'un acte subjectivant, pour chacun des trois prisonniers, acte qui éloigne alors d'une perception coutumière des phénomènes de groupe, envisagés systématiquement en tant que soumis à des principes d'identification.

Un patient en séance rapporte ceci : après de virulentes crises d'angoisses corrélatives à des craintes phobiques d'enfermement, d'empêchements de se mouvoir, crises qui sont apparues quelques temps après le décès de son père, il refait surface, les crises s'estompent, et il décide qu'il est temps pour lui de se réengager dans une vie professionnelle. Les séances accompagnent ce désir jusqu'à ce qu'il décide de faire l'acquisition d'un café, et donc d'ouvrir ce commerce. Ce patient fait alors l'expérience presque intime, d'assister à la naissance d'un groupe. Ceci de manière très simple : le bar est ouvert, cela fonctionne plutôt bien, et derrière son comptoir, il observe les clients, et s'aperçoit d'un phénomène invisible qu'il rapporte en séance : il se demande autour de quoi exactement, ces gens qui ont par ailleurs peu de rapport entre eux, au fil du temps, en viennent à se rapprocher, *pour faire groupe* : il y a là un resserrement, une répétition, une ritualisation également, il y a des conflits, tout cela dans une sorte de nouage où manifestement, la question de l'idéal, ne suffit pas à elle seule, à rendre compte de ce qui pourrait venir ainsi unifier ces individus.

L'analyse se poursuit ainsi quelques temps sur cette question. Quelque chose manifestement semble faire autorité, dans ce groupe, même si c'est une autorité qui ne se dit pas. Le patient parle de l'alcoolisme de ses clients, pour conclure que bien évidemment, ce qui les réunit bien ici, chaque soir, est l'objet réel positivé, la substance, qui sera donc le seul trait commun.

La question étant, si les outils psychanalytiques nous le permettent, de savoir, autour de quoi cet objet réel, est positivé.

Voilà un patient qui de l'autre côté du bar, écoute ses clients, entend les histoires, les mythes se déployer, rappelle sa propre histoire, le deuil difficile sur son père, pour nous faire constater ceci que ce autour de quoi le nœud se resserre, et où le groupe se constitue, est un espace vide, dont l'objet réel, l'alcool, vient se faire le représentant, manifestement le seul représentant, possible ici, dans une tentative de venir boucher ce vide.

« *Le temps logique* », amène cette autre hypothèse : Qu'il semble important de différencier la masse, la foule, de groupes plus restreints puisqu'ils vont venir fonctionner sur des mécanismes différents. Si Freud s'intéresse tant à la psychologie des foules, s'il met tant en avant les phénomènes d'identification à un idéal, c'est qu'il s'autorise à appliquer au social, ce qu'il avait observé des fondements de notre psychisme. Lacan procède de même, lorsqu'il met en tension, dans la fiction des trois prisonniers, de manière absolument épurée, ce qui est de l'ordre du psychique, ce qui est de l'ordre du social. Les deux semblent vouloir s'imbriquer, dans un mouvement, qui soit fait acte fondateur, soit implose dans une sorte de dénouage du groupe.

Car si l'on suit Lacan, on s'aperçoit alors que la topologie des nœuds fonde la structure du sujet dans un regroupement des trois champs Réel, Symbolique et Imaginaire, regroupement

autour d'un vide, d'un objet a, enserré en son centre. Le sujet serait donc, logiquement, un groupe à lui tout seul, par le nouage de ces trois champs.

La clinique des groupes, telle que l'on pourrait la définir, s'avère être alors cette mise en tension constante entre ce qui est constituant du sujet, et ce qui est constitutif d'un corpus social, d'un collectif, et dont nous posons l'hypothèse qu'il se regroupera toujours au départ, autour d'un lieu vide, et dont la fonction vise davantage la question de l'acte subjectivant, plutôt que celle d'une aliénation à l'Idéal-Un. On peut entendre par clinique, justement, ce qui ici vient faire médiation, entre soit et l'autre, d'une part, et entre les semblables et un Grand Autre d'autre part, quelle qu'en soit sa nature dans le champ de la psychopathologie.

Finalement, la notion de groupe est très extensible. Elle s'applique à une proximité d'individus entre eux, elle s'applique au sujet lui-même, et elle s'applique également à l'ordre du langage : il n'y a pas, excepté le S1, de signifiant qui ne vaille que pour lui-même, et que c'est la mise en tension, d'un signifiant à un autre, que c'est leur resserrement selon des axes synchroniques et diachroniques, qui fonde la parole du sujet, là encore, à partir d'une place vide, laissée vacante par le grand Autre.

Si au début de ce texte, il a été donné comme exemples à trois catégories, les élèves, les députés, les analystes, c'est bien en référence à ce que Freud nommait de ces trois métiers impossibles :

Gouverner, éduquer, psychanalyser.

Ce qui *rapproche* ces trois métiers entre eux, est que leur exercice n'est pas pensable sans l'organisation d'une parole qui dans ces trois groupes, se mue en discours. Ce qui les rapproche également, est l'existence du transfert, qui agit, ou agite ces groupes. L'impossible dont parle Freud, à leur sujet, est bien ce réel autour duquel ces groupes ont la possibilité de se constituer, réel qui fait autorité, qui impose sa loi, et qui demande qu'à son propos, le sujet pris dans le collectif, y assume ses actes.